

Titre

Apprendre une langue sans enseignant : une expérience vécue d'apprentissage par immersion

Résumé

Récit d'une expérience vécue personnellement d'apprentissage du serbo-croate par immersion, à la fin des années soixante-dix en ex-Yougoslavie. L'objectif était d'acquérir rapidement une connaissance pratique suffisante de la langue pour conduire un travail de recherche en agronomie nécessitant des enquêtes de terrain auprès des agriculteurs. Faute de pouvoir suivre un cours sous la conduite d'un enseignant, l'apprenante s'est procuré un minimum de ressources et a mis au point son programme d'apprentissage. Elle s'est appuyée pour cela sur ses souvenirs scolaires d'apprentissage de l'allemand et sur son évaluation des difficultés attendues afin de mettre en place une démarche générale à partir du seul manuel de cours dont elle disposait. La nécessité d'être opérationnelle rapidement l'a conduit à établir des priorités. La difficulté était de s'autoévaluer en permanence avec lucidité pour adapter les stratégies nécessaires au progrès. L'apprenante a compensé l'absence d'enseignant en sollicitant à différents niveaux les locuteurs natifs présents dans son entourage. L'objectif a été atteint dans les délais souhaités.

Mots-clés :

Apprentissage, immersion, locuteur natif, progression, auto-évaluation

*À Asim, Božana,
Dušan, Dragana,
Dragica, Ilija,
Miroslava et Vera et
tous mes amis des bords
du Danube.*

Introduction

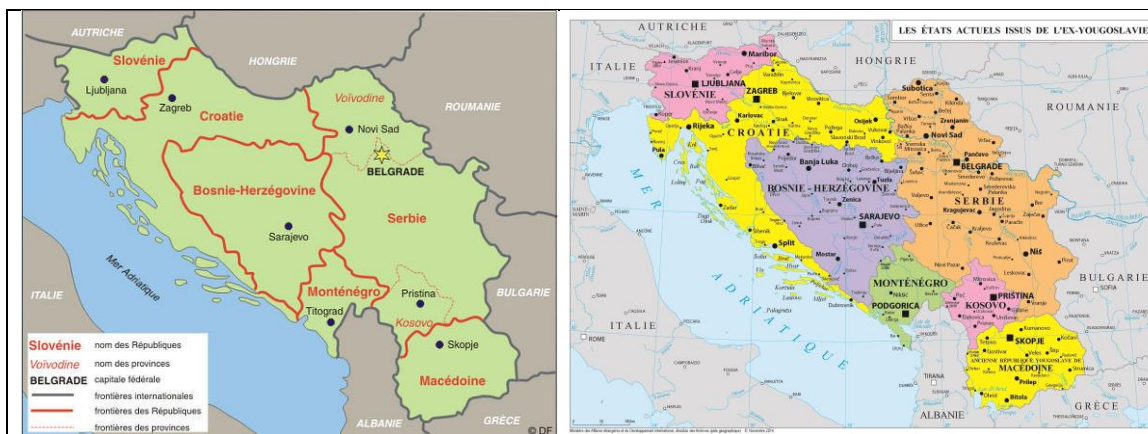
Dans le cadre de ce colloque, je souhaite témoigner d'une expérience personnelle d'apprentissage d'une langue par immersion. Comme je ne suis ni linguiste ni enseignante de langue, cette communication fera usage d'une terminologie assez générale. Je me suis efforcée de décrire la problématique d'apprentissage telle que je l'ai vécue et les stratégies que j'ai mises en œuvre pour pallier l'absence d'enseignant.

L'histoire se passe en ex-Yougoslavie à la fin des années soixante-dix, la langue c'est le serbo-croate, et je suis l'apprenante.¹

À la fin de mes études d'ingénieur à l'Institut agronomique Paris-Grignon, quand j'ai obtenu une bourse d'étude d'un an du Ministère des affaires étrangères pour un travail de recherche sur les structures agraires en Yougoslavie, je ne savais rien des langues parlées dans ce pays. J'étais consciente de la nécessité d'apprendre le serbo-croate pour mener à bien mon projet, d'autant plus que mon plan de travail, validé par les autorités yougoslaves, comportait une part importante d'enquêtes de terrain. J'avais d'ailleurs sollicité une bourse pour un séjour linguistique préalable, mais elle m'avait été refusée car je n'étais pas étudiante en lettres et le professeur qui devait assurer la supervision de mon travail sur place parlait français, ce qui paraissait suffisant à tout le monde.

¹ Avant que la République fédérative socialiste de Yougoslavie n'éclate en plusieurs républiques indépendantes, la langue parlée sur la plus grande partie du territoire (Croatie, Serbie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro) s'appelait officiellement serbo-croate ou croato-serbe. Chacune des différentes républiques désormais indépendante revendique sa propre langue. L'existence même d'une langue commune est niée par certains. Toutefois de nombreux linguistes de ces pays considèrent qu'il existe bien une langue commune qui présente des variantes régionales. Ils appellent la langue commune simplement « *naš jezik* » (notre langue), utilisant par là-même une forme commune à toutes variantes. Le tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie a retenu l'appellation BCS, bosnien-croate-serbe. Suite à l'indépendance du Monténégro en 2006 on parle désormais de BCMS (M pour monténégrin).

J'utiliserai dans cette communication le terme serbo-croate, ou variante serbe, qui correspond à la langue que j'ai apprise pendant mon séjour à Novi Sad.



République socialiste fédérative de Yougoslavie avant 1991

Les états actuels en 2010

En marge de mon projet de recherche est alors apparue une nouvelle aventure : comment se débrouiller dans un pays dont on ignore la langue ? Comment apprendre cette langue, à quel rythme, avec quelle méthode ?

Inventaire des ressources et définition d'une méthode

Faute de pouvoir suivre un cours classique avec un enseignant, j'ai mobilisé mes souvenirs d'apprentissage scolaire du latin, de l'allemand et de l'anglais pour rassembler un minimum de ressources et construire ma propre méthode.

Sur le plan personnel je ne partais pas tout à fait de rien. Passionnée par les langues, j'avais une bonne connaissance de l'allemand étudié pendant sept ans comme première langue. J'avais également à mon actif six ans de latin et cinq ans d'anglais dans le cadre scolaire. Plusieurs séjours en Allemagne en famille d'accueil quand j'étais au lycée et un stage de deux mois dans une exploitation agricole en Autriche pendant mes études d'ingénieur m'avaient apporté une certaine expérience de la pratique d'une langue au quotidien.

Je savais que je n'aurai pas trop de mal à acquérir le minimum nécessaire à la vie quotidienne : formules de salutation, achats alimentaires, circulation en ville. Mais mon objectif était beaucoup plus ambitieux, puisque je voulais acquérir le plus rapidement possible la connaissance indispensable pour lire les publications scientifiques et économiques nécessaires à ma recherche et mener des entretiens.

En France les ouvrages disponibles concernant la langue serbo-croate étaient rares et difficiles à trouver. Ma première démarche a consisté à acheter *Le serbo-croate sans peine* (Borjanka Jolić et Roger Ludwig, Assimil²) avant mon départ. Il n'existait pas de cassettes audio pour cette langue.

Sur place à Novi Sad je me suis procuré un dictionnaire bilingue, malheureusement assez rudimentaire car destiné aux élèves de collège qui commençaient le français en classe équivalente à notre quatrième.

Deux mois après mon arrivée, j'ai mis la main sur un manuel en anglais abandonné à la bibliothèque universitaire par un étudiant étranger. *Le Serbo-Croatian practical grammar and reader* (Monica Partridge, Jugoslavija) était un vrai manuel de cours, proposant une progression, des exercices d'application et des extraits de textes de la littérature « pour acquérir rapidement une excellente connaissance de la langue, avec ou sans enseignant³ » selon la promesse de sa préface. Il est devenu la bible de mon apprentissage.

Identification des difficultés (relatives) du serbo-croate

L'étape préalable de mon programme a consisté à identifier les difficultés auxquelles est confrontée une personne de langue maternelle française afin de faire porter mes efforts sur ces points en priorité.

A l'instar du russe, le serbo-croate est réputé difficile pour un francophone, à cause notamment de son alphabet « exotique », de ses déclinaisons omniprésentes et de son système verbal complexe. J'ai établi la liste ci-dessous d'après mon premier manuel Assimil en référence aux écarts par rapport aux langues que je connaissais. La grammaire du serbo-croate ne se limite évidemment pas à ces quelques éléments.

² La méthode Assimil propose d'apprendre une langue par assimilation passive, à partir de phrases simples, sans effort, sans s'encombrer de règles de grammaire. Cette édition contenait cependant un précieux appendice grammatical d'une trentaine de pages qui a constitué mon unique source pendant les premières semaines.

³ « *[This manual] is designed for use by students who wish as quickly as possible to acquire a sound knowledge of the language either with or without a teacher* »

Écriture et prononciation

Le serbo-croate est l'une des rares langues non artificielles qui possède une écriture quasi-phonétique⁴, que ce soit avec l'alphabet cyrillique ou l'alphabet latin. Comme j'étais en Serbie il fallait apprendre l'alphabet cyrillique.

Les réelles difficultés de prononciation pour un apprenant francophone concernent peu les sons en eux-mêmes. Il y a seulement cinq voyelles phonétiques : A, E, I, O et U (prononcé ou). En plus des chuintantes propres aux langues slaves, seules quelques consonnes diffèrent notablement de leur équivalent français, comme le L dur ou le R roulé typique des langues slaves. Je dois avouer que je n'ai jamais réussi à rouler un R slave ... mais il existe aussi des locuteurs natifs qui ont des difficultés à le faire, ce qui socialement correspond à peu près à notre cheveu sur la langue.

Les difficultés viennent de l'accentuation des mots. Le serbo-croate est une langue à accent tonal, une particularité assez rare dans les langues modernes parlées en Europe. La syllabe sous l'accent se prononce en montant ou en descendant la voix, sans que le son lui-même soit affecté. Ce phénomène se combine avec la longueur de la syllabe pour donner quatre accents : long descendant, long montant, court descendant, court montant. Les voyelles non accentuées peuvent aussi être longues ou courtes. Dans certains cas assez rares, l'accent peut différencier deux homonymes, mais ils sont le plus souvent de sens très éloigné et les risques de confusion restent limités. L'accent attaché à une syllabe peut varier au cours de la déclinaison. Et pour compliquer encore un peu la vie de l'apprenant, l'accent tonal n'est jamais noté dans les textes courants. Il est toutefois transcrit dans les dictionnaires et les textes littéraires anciens car il joue un grand rôle dans la prosodie.

Morphologie et syntaxe

Comme les autres langues slaves, le serbo-croate se caractérise par :

- trois genres grammaticaux.
- un système de déclinaisons complexe. Il y a sept cas. Tout se décline : substantifs, adjectifs, pronoms, nombres cardinaux et même les noms propres.
- un système verbal avec deux aspects, perfectif et imperfectif. Tous les verbes d'action possèdent deux formes, une pour chaque aspect. Les auxiliaires et les verbes de mouvement sont très irréguliers.

Parmi les autres difficultés on peut noter :

- l'existence de particules libres invariables pour les constructions négatives ou interrogatives
- l'existence de formes longues ou courtes pour les adjectifs, les verbes auxiliaires et les pronoms personnels dont l'emploi impose des règles strictes pour l'ordre des mots.

⁴ On doit cette simplicité à la réforme menée par Vuk Karadžić, instituteur serbe autodidacte devenu le réformateur de la langue serbe et qui aboutit aux accords de Vienne en 1850 entre Karadžić, un autre écrivain serbe, cinq hommes de lettres croates et un linguiste slovène. Tous partageaient le souci d'harmoniser les règles grammaticales et de simplifier une orthographe instable et influencée selon les régions par les graphies du russe (église orthodoxe), de l'italien ou de l'allemand. Ils validèrent l'usage parallèle de deux alphabets, cyrillique et latin, en instituant une correspondance stricte entre les deux, ce qui les amena à ajouter des lettres à l'alphabet cyrillique russe et à utiliser des signes diacritiques sur certaines lettres de l'alphabet latin. Conformément au principe énoncé par Karadžić « écris comme tu parles » toutes les variantes de prononciation se reflètent dans l'écriture.

Pour moi, la difficulté des déclinaisons ne se situait pas dans leur mécanisme, qui est présent en latin et dans une moindre mesure en allemand, mais dans le grand nombre de cas et leur mise en œuvre, particulièrement les changements morphologiques du mot (apparition, suppression ou remplacement de lettres).

Variante lexicale : serbe ou croate ?

Alors que Novi Sad est une ville rattachée à la Serbie, région où est parlée majoritairement la variante serbe, de nombreux étudiants qui venaient d'autres régions parlaient naturellement leur propre variante. La question se posait quand je voulais reprendre des expressions entendues ici ou là au cours de conversation sans avoir identifié quelle variante était utilisée. Le risque était d'autant plus grand dans la conversation courante que le lexique du quotidien est très riche en variantes : les fruits, les légumes, les aliments de base et de nombreux objets de la vie de tous les jours portent des noms différents en serbe et en croate.

Le risque de confusion n'existait pas à la lecture car les auteurs ne font jamais de mélange, pas plus que les chanteurs, les présentateurs de radio ou de télévision.

Démarche : programme initial et adaptation permanente

Mon objectif était avant tout pratique : acquérir rapidement des bases solides pour être en mesure de mener efficacement mon travail de recherche.

J'étais arrivée début octobre. La première semaine a été consacrée à mon installation à la cité universitaire et à différentes démarches administratives. J'utilisais le manuel Assimil pour mémoriser des phrases de la vie courante et les utiliser autour de moi.

Pour la suite, j'ai mis au point un programme de travail en trois étapes :

- octobre à décembre, acquérir les bases grammaticales et le vocabulaire indispensables pour pouvoir m'exprimer dans diverses situations, tenir une conversation sur des sujets courants, commencer progressivement à lire la presse généraliste.

- janvier, mois de vacances universitaires, commencer la lecture de publications techniques, tout en poursuivant l'acquisition de la grammaire.

- à partir de fin février commencer la préparation des questionnaires pour les visites et les entretiens. Je devais collaborer avec les assistants de la chaire d'agriculture de l'Université de Novi Sad.

J'ai défini les priorités à partir des difficultés que j'avais repérées : alphabet, déclinaisons, verbes auxiliaires et vocabulaire courant. Ceci dit en pratique je devais mener de front plusieurs catégories.

L'apprentissage de l'écriture cyrillique était un passage obligé car elle était largement utilisée dans la signalétique urbaine. De plus les bibliothèques suivaient l'ordre de l'alphabet cyrillique (A Z B K ou *azbuka*) pour classer tous leurs ouvrages, y compris ceux écrits en caractères latins. Le lexique grammatical Assimil est d'ailleurs en cyrillique. Pour avoir toujours l'alphabet sous les yeux je l'avais collé sur la porte de mon armoire.

Il m'a fallu assimiler rapidement les déclinaisons. En serbo-croate l'ordre des mots et des compléments n'est pas réellement significatif et souvent il n'y a pas de préposition car c'est la désinence finale des mots qui donne la clé. Il y a trois genres, différents schémas de flexion sans parler des irrégularités, ce qui représente d'emblée un effort important, surtout que l'ensemble du groupe nominal se décline, avec des schémas plus ou moins différents pour chaque catégorie. Reconnaître le cas du groupe nominal est

indispensable à la compréhension de l'écrit, tandis qu'il est vain d'essayer de se faire comprendre en laissant les noms au nominatif.

J'avais décidé d'aller vite, quitte à ne pas trop m'attarder sur les subtilités de la syntaxe, afin de me débrouiller suffisamment pour lire des textes techniques au style assez simple. Je n'ai pas trouvé d'autre méthode que de faire des exercices quotidiens, l'équivalent des « *rosa rosam rosae* » de Jacques Brel, en noircissant des pages de cahier pour favoriser la mémorisation.

En ce qui concerne les verbes, j'ai commencé par les indispensables : avoir, être, qui comme dans toutes les langues sont parfaitement irréguliers, puis les verbes de mouvement. La langue moderne utilise principalement trois temps correspondant au présent, au passé composé et au futur, ce qui simplifie en apparence la conjugaison. La langue littéraire est évidemment beaucoup plus nuancée mais c'était hors sujet, du moins au début.

Seule l'écoute des locuteurs natifs et l'usage permettent d'utiliser à bon escient l'aspect perfectif ou imperfectif d'un verbe, malgré l'existence de règles théoriques.

Quand j'ai récupéré le manuel de cours de Monica Partridge j'ai développé mon plan en approfondissant davantage certains points grâce à ses explications. Il y avait aussi des exercices, sous forme d'extraits de textes d'auteurs avec une liste de vocabulaire et des commentaires.

La compréhension orale était essentielle pour mon travail. J'avais besoin d'acquérir du vocabulaire plus technique mais surtout de m'entraîner à comprendre la langue parlée et à parler moi-même. Heureusement j'étais dans le pays, dans un environnement étudiant où il était facile de faire communiquer. Je n'avais qu'à aller à la cafeteria ou m'inscrire à quelques activités sportives.

Pour m'imprégner de la tonalité de la langue j'écoutais les conversations autour de moi, dans la rue ou dans le bus, même si je ne comprenais pas le sens de tous les mots. Je regardais le journal télévisé qui était présenté alternativement depuis les différentes républiques. J'écoutais aussi la station de radio régionale qui alternait les informations, les tables rondes sur différents sujets de société et un répertoire de chants traditionnels ou modernes.

Pour le vocabulaire, j'ai rapidement abandonné les listes à apprendre, je préférais lire des magazines et rechercher les mots qui me manquaient pour les noter dans mon carnet. La lecture des magazines féminins est moins frivole qu'on peut le penser : le style est simple, le vocabulaire est standardisé, les sujets traités sont les mêmes dans tous les pays ce qui facilite la compréhension par intuition : conseils divers, recettes de cuisine, mode, relations familiales. Et en prime cela me fournissait des sujets de conversation faciles.

Tandis que je développais en parallèle mes compétences en lecture, en écoute et en production orale, j'ai un peu négligé l'écriture. Ma production écrite se limitait aux exercices de grammaire. J'ai attendu la dernière étape de mon plan pour passer véritablement à l'expression écrite.

Tout au long de ce parcours, j'ai ajusté en permanence les priorités en fonction des retours de mes interlocuteurs. Par exemple les signes d'incompréhension perçus dès mes premières tentatives de conversation m'ont poussé à faire porter mes premiers efforts sur l'acquisition des principales déclinaisons.

Le rôle important des locuteurs natifs

Si le manuel de cours est resté un pilier essentiel de mon apprentissage, celui qui m'a permis de structurer ma progression, j'ai profité de ma situation en immersion pour m'appuyer sur les locuteurs natifs. Ils ont joué un rôle déterminant, parfois à leur insu d'ailleurs.

Autour de moi, personne ne parlait suffisamment bien le français ou l'allemand pour pouvoir me traduire quoi que ce soit, ce qui s'est révélé très bénéfique. J'ai constaté que certains endossaient spontanément un rôle de facilitateur de compréhension orale : ils s'adressaient à moi plus lentement et plus distinctement. Je sollicitais aussi mes interlocuteurs en leur demandant de reformuler leurs propos en d'autres termes ou d'apporter des explications. Bien que je n'aie jamais rencontré de réaction hostile, ces demandes n'étaient pas toujours bien comprises. Généralement les étudiants se montraient plus réceptifs.

Toutes les personnes à qui je me suis adressé parlaient-elles sans faute, et était-il légitime de leur faire confiance ? Je ne suis jamais posé la question. Vivant dans un entourage universitaire de personnes qui maîtrisaient correctement leur langue, je leur donnais raison par principe. Le seul doute qui subsistait parfois portait sur l'usage d'une variante régionale autre que serbe.

Par exemple Vera, une étudiante qui m'accompagnait souvent à mes débuts dans mes démarches, était originaire de Croatie. Elle utilisait naturellement la variante croate pour désigner les plats quand nous allions déjeuner au restaurant universitaire. « *Mrkve* » m'expliquait Vera devant un plat de carottes. Je m'efforçais de répéter en tentant de rouler le R avec application. Quelques jours plus tard, quand, toute fière, je demandais à l'employée du self « *Molim, mrkve* » celle-ci répondit, un peu agacée en me tendant une assiette : « *Evo, šargarepe* », employant le terme serbe pour désigner ce légume. Au final j'avais appris un mot et ses deux variantes.

La courbe de progrès : stagnation et relance

Un processus d'apprentissage passe par différentes phases, avec un début plus ou moins difficile, des progrès en fanfare très gratifiants et un palier. J'ai ressenti cette stagnation au bout de deux mois environ. Je me débrouillais dans la vie de tous les jours, je pouvais lire des textes simples, mais je n'étais pas encore capable de suivre un film à la télé ni de lire un journal « sérieux » sans assistance. Il fallait passer à la vitesse supérieure.

Je me suis alors procuré des manuels scolaires de serbo-croate destinés aux élèves de fin de primaire et de collège. En effet, même si la simplicité de l'écriture rend à peu près inutiles les exercices de dictées, les élèves suivent un enseignement de leur langue maternelle en primaire et au collège, comme en France. J'ai pu ainsi travailler les points difficiles pour les jeunes locuteurs natifs, comme la construction des phrases avec plusieurs subordinées et l'emploi de différentes constructions négatives. Et toujours les déclinaisons et leurs nombreuses irrégularités.

J'ai mis en place un partenariat avec une étudiante : mon aide en anglais contre son aide en serbo-croate. Notre association a duré quelques mois à raison d'une heure de chaque langue par semaine, jusqu'à ce qu'elle réussisse son partiel d'anglais au mois de mai. Concrètement je préparais à l'avance un article de magazine, elle répondait à mes questions et nous discutions du sujet.

Je pense que la pratique passive de la langue, comme lire ou regarder la télé, ne suffit pas. En fait il est même possible qu'elle entrave l'usage actif en favorisant des choix de tournures peu naturelles. Il faut absolument être actif, parler, écrire et surtout bénéficier d'une personne qui corrige en permanence pour remettre sur le droit chemin de l'expression idiomatique, et inciter à développer des stratégies personnelles pour fixer les formes correctes.

Je n'ai malheureusement pas consigné un rapport de ma progression. J'avais mon petit carnet sur lequel je notais les mots et les expressions entendues pour les réutiliser mais je n'ai pas tenu de journal de mes progrès. Ce qui est certain, c'est qu'au bout d'un mois j'étais déjà autonome pour faire mes courses, déjeuner à la cafeteria, prendre le bus à la gare routière et saluer les personnes que je connaissais. Les magasins en libre-service n'existaient pas, ce qui obligeait à demander au vendeur précisément ce qu'on voulait.

Isolée dans un milieu non francophone (mes conversations en français se limitaient à un court appel mensuel avec ma famille depuis le central de la poste quand l'international n'était pas en dérangement) je n'avais aucune langue de communication commune dans mon entourage autre que le serbo-croate. Les connaissances en allemand ou en anglais des étudiants étaient très limitées, et si de nombreuses personnes étaient bilingues c'était dans des combinaisons que je ne partageais pas, comme le hongrois, le ruthène, le slovaque ou le roumain.

A ce stade je n'avais pas d'autre évaluation que mes propres constatations : je progressais en lecture, j'ouvrais de moins en moins mon dictionnaire et je pouvais tenir des conversations sur des sujets de plus en plus techniques, faire face à la contradiction, avancer mes arguments.

Qu'est-ce que la réussite ?

On le vérifie même pour sa propre langue : on n'a jamais fini d'apprendre. Mais à quel moment peut-on parler de réussite dans l'apprentissage ?

Je me suis posé la question quand j'ai commencé à rêver en serbo-croate. Sensation étrange mais certitude au réveil. Certains disent que c'est le début du bilinguisme : rêver dans la langue autre, compter naturellement dans cette langue. Pour moi un critère important est de savoir s'exprimer sous le coup de l'émotion, comme la colère ou l'agacement. Je ne parle pas de manier les insultes, les langues slaves ont la réputation justifiée d'être particulièrement riches dans ce domaine et le serbo-croate ne fait pas exception, mais je parle plutôt de savoir faire des reproches ou de faire valoir un point de vue opposé avec toute l'autorité nécessaire. Par exemple la capacité à gérer sereinement les relations avec les administrations serait à mon sens un excellent indicateur.

Pour passer pour un locuteur natif il ne suffit pas d'éviter les fautes fréquentes chez les étrangers. Il faut aussi envoyer des signaux positifs, par exemple utiliser de manière cohérente et persistante la même variante dialectale. La perfection ultime serait sans doute de glisser ici et là quelques petites fautes, de celles que font parfois les locuteurs natifs.

Mon objectif initial n'était pas de passer pour une locutrice native. Il me suffisait de ne pas susciter chez mon interlocuteur une trop grande sensation d'étrangeté. Six mois après mon arrivée je me sentais parfaitement à l'aise dans toutes les situations de communication, j'avais commencé à lire des auteurs contemporains et j'avais même participé à une émission de radio ! Suivant la grille européenne d'évaluation je pense que j'avais atteint le niveau C1, voire C2. En tout cas désormais je pouvais lire les ouvrages de référence de la bibliothèque universitaire, préparer des visites d'exploitation avec les assistants de la chaire d'agriculture et participer activement aux visites, poser des questions, prendre des notes.

Aujourd'hui encore j'ai toujours un peu de mal à analyser objectivement ce qui a été le plus décisif pour aboutir à ce résultat.

Sur le plan de la méthode d'apprentissage, on pourrait dire que j'avais remplacé l'enseignant traditionnel par un manuel et des locuteurs natifs bienveillants, les étudiants de mon entourage. Le manuel, écrit par une enseignante, a permis de structurer l'apprentissage. Mais ce sont tous les locuteurs natifs qui ont corrigé mes erreurs et m'ont fourni patiemment des explications qui ont porté ma réussite.

J'avais une motivation à toute épreuve, à la fois professionnelle et personnelle, qui ne m'a jamais quitté. Certains traits assez caractéristiques de l'adolescence comme un enthousiasme pouvant virer à l'obsession ou un besoin pathologique de réussite s'avèrent de précieux alliés pour apprendre une langue. Or j'éprouvais pour ce pays et ses habitants un enthousiasme qui se renforçait au fur et à mesure que je parcourais le pays et que j'apprenais à les connaître.

Petite bibliographie d'apprentissage du serbo-croate

Le serbo-croate sans peine, Borjanka Jolić et Roger Ludwig, Assimil, Paris, 1972

Serbo-Croatian practical grammar and reader (Serbo-croate, Grammaire et livre de lecture), Monica Partridge, Jugoslavija, Belgrade, 1964

Standarni rečnik francusko-srpskohrvatski / srpskohrvatsko-francuski, Obod, (Dictionnaire français serbo-croate / serbo-croate français), Cetinje, 1976

Udžbenik za I razred srednje škole (Manuel pour le collège, classe I), Novi Sad 1975

Udžbenik za II razred srednje škole (Manuel pour le collège, classe II), Novi Sad 1975